



Bulletin de Liaison NSAE numéro 20 – mars 2012

	page
Assemblée générale de NSAE, 18 et 19 février 2012	2
Comment l'évangile donne sens à nos combats de libération	3
Travail en ateliers	14
Synthèse du travail de l'atelier n°1	14
Synthèse du travail de l'atelier n°2	15
Synthèse du travail de l'atelier n°3	17
Célébration	19
Orientations 2012	21
La vie des collectifs NSAE : NSAE-Dordogne	23

Assemblée générale de NSAE 18 et 19 février 2012

Nous étions 39 présents.

• **Résultat des élections**

1- Rapports et cotisations (136 suffrages exprimés)

R. Activité : 131 oui ; 1 abs.

R. Financier : 129 oui ; 1 non ; 2 abs.

Cotisations : 130 oui ; 1 non ; 1 abs.

4 bulletins nuls

2- Conseil d'Administrations (136 votants)

Christophe Breysacher: 128 voix

Monique Cabotte: 128 voix

Pascal Cauchois: 129 voix

Philippe Gazon : 128 voix

André Thireau : 128 voix

Didier Vanhoutte: 129 voix

1 bulletin nul

2 bulletins blancs



Présentation des rapports

Comment l'évangile donne sens à nos combats de libération

1. Du souci de nos âmes au soin des autres

1.1. Une parole qui s'est incarnée

Jésus a été présenté sous d'innombrables visages et masques contradictoires à travers l'histoire : fondateur de religion ou maître de sagesse, rigoriste ou laxiste en matière religieuse et morale, prophète ou anarchiste, réactionnaire ou révolutionnaire, champion des « forces du Bien » terrassant les « forces du Mal » ou précurseur des hippies, etc. Instrumentalisées à des fins dogmatiques et politiques, les informations disponibles à son sujet ont servi à fabriquer mille Jésus selon les besoins.

Si le personnage historique du prophète de Nazareth est impossible à cerner avec précision, l'essentiel de son message nous est cependant connu. D'une part grâce aux évangiles qui ont relayé les traditions orales se référant aux premiers témoins, et d'autre part à la faveur de la créativité que l'existence et la parole de Jésus ont engendrée. L'évangile est plus que les évangiles. La vérité pratique véhiculée par l'incarnation de l'évangile au fil des siècles contribue à fonder les convictions chrétiennes quelles que soient l'historicité de certains faits relatés ou l'authenticité littérale de certains textes. « C'est à ses fruits que l'on reconnaît l'arbre... » Nul ne peut nier que l'évangile a changé le cours de l'histoire en participant à l'humanisation du monde, et l'aventure n'est pas terminée.

1.2. La subversion évangélique

C'est aux antipodes des logiques dominantes du monde et en se distinguant de toutes les autres divinités que le Dieu révélé par Jésus intervient dans le cœur des hommes. Bien qu'il soit le Dieu de tous par un amour sans exclusive, il refuse d'ériger un ordre social ou religieux sous sa coupe et se singularise par un étonnant parti pris pour les rejetés. Il est l'incroyable Dieu qui opte pour la faiblesse contre la force, qui s'est laissé clouer nu sur un gibet pour s'identifier aux victimes de la violence humaine afin d'exorciser la violence des bourreaux - « Scandale pour les juifs, folie pour les païens ».

Aussi l'évangile ne peut-il être que subversif : révélation du mal qui écrase les plus petits, résistance et combat en même temps que béatitude. Loin de se borner à vouloir sauver les âmes, il invite à lutter contre toutes les formes d'asservissement. De même que Moïse a libéré les juifs de l'esclavage en Égypte, qu'Amos, Osée et Isaïe ont proclamé la suprématie de la justice et de la miséricorde sur la religion, Jésus a renversé les fondements fallacieux des trônes et des autels pour élever l'homme à sa véritable dignité et à sa liberté. De la Genèse à l'Apocalypse, le Dieu de la tradition judéo-chrétienne est un Dieu qui libère.

Les paraboles et les béatitudes de Jésus ont constitué une des plus radicales subversions religieuses et politiques de l'histoire. Les puissants, les riches, les bien-pensants et les bien-priants seront devancés dans le royaume des cieux par ceux qui sont considérés comme les derniers des hommes. Le service et l'humilité l'emportent

sur la puissance et la gloire. À la force est opposée la non-violence, et aux comptes est opposée la gratuité. Jésus interdit de juger autrui, prescrit d'aimer les ennemis, subordonne le shabbat et la religion à la vie humaine, ne fait pas la moindre allusion aux observances religieuses dans son énoncé des critères du Jugement dernier.

Nous aurons beau travailler plus pour gagner plus, les ouvriers de la onzième heure seront payés comme ceux de la première. Tous les hommes sont égaux en dignité devant Dieu et entre eux, mais les premières places sont par avance promises aux laissés-pour-compte. Dès lors, comment serons-nous accueillis dans cet étrange royaume, nous qui nous trouvons objectivement du côté des nantis et partageons leur confort ? La seule voie y donnant accès passe par le détachement des avoirs et des pouvoirs pour une solidarité active avec l'humanité humiliée et piétinée.

1.3. De la soumission religieuse aux combats pour la vie

La religion a tendance, en tant que système religieux, à privilégier la soumission et la résignation. Elle promet aux fidèles dociles - se pliant aux doctrines officielles - la récompense d'une survie éternelle au sortir de la « vallée des larmes » terrestre. Elle est plus prompte à justifier la souffrance qu'à chercher à en délivrer l'homme pour le rendre heureux. Les combats dont elle parle représentent surtout des combats intérieurs exaltant l'obéissance à Dieu et à ses représentants ecclésiastiques et profanes.

Les combats que commande l'évangile sont autres : ils concernent l'existence personnelle et collective immédiate dans la perspective d'une anticipation du royaume de Dieu ici et maintenant. Il s'agit de lutter pour la vie concrète, pour le respect des droits individuels fondamentaux (nourriture, logement, emploi, santé, éducation, citoyenneté, liberté de conscience, etc.), pour le respect du droit des peuples (justice, paix, défense des cultures, etc.), et pour le respect de la nature qui est la maison commune de tout ce qui vit sur terre. Ces combats s'inscrivent dans des rapports de force et constituent de ce fait inévitablement des combats politiques, contre toutes les formes d'idolâtries et de tyrannies.

Quelles conversions et quelles mobilisations faut-il promouvoir pour combattre l'iniquité régnante ? À quelles armes recourir pour instaurer les valeurs évangéliques ? Nous traiterons d'abord de la libération des aliénations religieuses (appartenance NSAE oblige...), puis nous envisagerons comment dépasser les logiques dominantes du monde, et nous conclurons par une réflexion sur la nature universelle de l'évangile de la libération.

2. Nous libérer des aliénations religieuses

2.1. Surmonter les angoisses primitives

L'homme moderne se flatte d'être l'héritier des Lumières, le porte-drapeau accompli de la rationalité, et notre société se prétend libérée des terreurs préhistoriques, de l'obscurantisme prêté au Moyen-Âge et des impondérables inquiétants du temps présent. Mais notre inconscient n'est pas aussi limpide.

Depuis ses origines, l'humanité sait qu'elle vit sur une minuscule planète perdue dans l'immensité du cosmos, que la moindre vie ne peut se développer qu'en détruisant

d'autres vies, et que l'homme naît sous le signe de la mort. Tel est inexorablement notre destin, et ce triple constat a toujours suscité une profonde angoisse. Comment faire pour que l'ordre cosmique se maintienne, pour que la vie reste possible sur terre et entre les hommes, et pour qu'elle ait un sens ?

C'est notamment pour faire face à ces questions que l'homme a inventé la religion, qu'il a imaginé des ancêtres et des dieux devant lui permettre de dépasser sa précarité et ses limites. Il a construit des récits symboliques pour se situer dans le monde. Et, recherchant des médiations plus maîtrisables que la parole qui est toujours à réinterpréter, il a instauré des rituels et des sacrifices pour s'assurer le secours des puissances surnaturelles.

Aggravées par la menace d'une possible autodestruction de l'humanité et de la planète, les craintes originelles perdurent jusqu'à maintenant sous nos artefacts et nos distractions. Plus rien n'est sûr : tout n'est que provisoire et relatif. D'où le retour en force du religieux et de l'irrationnel - de l'astrologie aux prédictions de la fin du monde. La tendance compulsive à l'épanouissement d'un ego narcissique hypertrophié n'est peut-être que l'envers de la terreur primitive qui continue de hanter les hommes.

Que nous apporte l'évangile pour nous délivrer de cette angoisse ? À vrai dire, aucune assurance doctrinale ou rituelle, pas la moindre garantie de salut par un savoir ou des procédures sacrées. Mais en nous offrant une Parole qui enfante inlassablement la vie dans les cœurs, l'évangile nous ouvre une connaissance qui est au-delà de tous les savoirs et, surtout, nous propose une pratique qui nous libère des tourments que véhicule la mort. Tout en considérant que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde et ne le sera jamais, l'évangile affirme que ce royaume est déjà là et pour l'éternité, advenant en tout lieu et en tout temps où se manifeste l'amour. Suprême révélation du mystère de la vie.

Irréductible et immensément tragique, le mal subsiste. Nous célébrons le sépulcre vide du ressuscité, mais nos tombeaux ne cessent de se remplir de morts et la souffrance est partout. Et pourtant, nous croyons que le mal et la mort sont vaincus. Jésus n'a pas cherché à résoudre l'énigme de la souffrance, mais il a livré sa vie pour combattre le mal. Et c'est dans la plus effroyable des dérélictions qu'il a traversé le mal avant d'atteindre l'aube de Pâques – « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

Se conformant aux croyances de son temps relatives aux maladies, il a libéré les possédés et a guéri les aveugles, les paralytiques et les lépreux. Prêchant la miséricorde et le pardon, il a délié et déverrouillé, brisé les clivages et renversé les murs, ouvrant à chaque homme la perspective de pouvoir accéder à sa plénitude et à son bonheur par delà les fautes et la culpabilité que charrient nos existences. C'est en cela que consistaient ses miracles, le reste n'étant qu'une affaire d'époque.

Cet incroyable pouvoir d'opérer des miracles, Jésus l'a transmis à ses disciples pour qu'ils en usent à leur tour en son nom. Il nous a donné le pouvoir de nous relever après nos chutes, de relever ceux tombent autour de nous, de rendre leur humanité à ceux qui l'ont perdue. Il nous a donné le pouvoir de revivre après avoir tout perdu et de ramener à la vie ceux que le malheur a terrassés. Tel est, selon l'évangile, le pouvoir de ressusciter les morts et de transfigurer le monde.

Le fond de l'être est amour et cette bonne nouvelle est d'une parfaite simplicité. L'évangile invite à se fier à la vie, à y puiser espérance et courage, à se laisser porter

par la tendresse qui habite au plus profond de chacun, en dessous de nos peurs, à patienter et à pardonner jusqu'à l'impardonnable. Cette confiance ne s'explique pas et n'explique rien, mais elle rachète tout en nous et autour de nous. Donner corps à l'amour, c'est recréer et sauver le monde à l'humble place qui est la nôtre, en dépit de nos limites et de nos échecs.

2.2. Une liberté qui transcende le monde

C'est avec une imprenable liberté dans ses paroles et ses actes que Jésus a annoncé la délivrance. Il n'a pas hésité à fréquenter le rebut de la société, les malades déclarés impurs, les traîtres tirant profit de l'occupation romaine, les femmes se livrant à la débauche. Des fréquentations inexcusables au regard de la Loi religieuse qui régissait la société.

Mais Jésus est allé son chemin sans craindre les condamnations d'un système politico-religieux fondé sur les clivages entre le sacré et le profane, entre le pur et l'impur. En agissant ainsi, il a inauguré un nouvel ordre du monde à ses risques et périls, celui annoncé par les prophètes juifs pour les temps messianiques. Une initiative infiniment plus radicale et plus vaste que s'il avait simplement fondé une nouvelle religion pour la substituer à la Thora, au Temple et au sacerdoce d'Israël.

L'apôtre Paul a formalisé la nouveauté de la liberté chrétienne en proclamant que la communion au mystère de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus confère au disciple du Christ une souveraine autonomie par rapport à toutes les puissances profanes et religieuses. Dégagé de l'obligation de la circoncision et de l'observance des interdits alimentaires, tout est permis à celui qui vit dans l'amour – ce que St Augustin a traduit par « Aime, et fais ce que tu veux ! » Une affirmation qui a été soigneusement oubliée par le christianisme qui n'a cessé de multiplier les règles morales et religieuses, et de les assortir de menaces et de condamnations jusqu'à hypothéquer l'éternité !

Libéré des faux-dieux, des idoles et des superstitions, délivré de toute fatalité, le chrétien se tient debout devant son Dieu et devant les hommes. Frère de tous par delà les clivages religieux, persuadé que nul ne possède la vérité, il se réjouit de la part de vérité que les autres portent en eux et lui révèlent, comme de celle qui est son lot. Toutes les servitudes religieuses sont abolies et sa liberté reflète la transfiguration que l'amour opère au sein de la création. Le terrible Dieu tout-puissant des croyances antiques est mort sur le Golgotha, et le « Dieu pervers » dénoncé par Maurice Bellet, inquisiteur et meurtrier sous couvert d'amour, est à son tour définitivement démasqué.

2.3. Libération des contraintes institutionnelles

« Jésus a annoncé le royaume, et c'est l'Église qui est venue ». Ce propos d'Alfred Loisy, souvent détourné de sa signification initiale, devait attirer l'attention sur l'impossibilité où se sont trouvés les disciples de s'en tenir aux croyances et à l'organisation de l'Église primitive après la déroute du ministère de Jésus. Mais refuser d'enfermer le christianisme dans sa forme première ne légitime pas forcément le cours de l'histoire ultérieure.

Jésus ayant disparu dans les pires conditions et l'apocalypse ne s'étant pas produite comme annoncé, il a fallu imaginer de nouvelles perspectives s'inscrivant dans la durée. L'Église s'y employa comme elle put, réhabilitant le mariage et la procréation, modifiant les modes de gestion des biens matériels et du pouvoir, et réévaluant ses

rapports avec le judaïsme, etc. Il en résulta de sérieux conflits, entre Paul et l'Église de Jérusalem entre autres, mais les contradictions les plus profondes et les plus durables ne surgirent que plus tard, sous l'empereur Constantin au IV^{ème} siècle.

En s'alliant à l'Empire et en héritant les biens et les capacités d'intervention sociale du paganisme, l'Église est devenue l'alliée des puissants et des riches, acceptant d'être honorée et comblée jusqu'à déshonorer et dépouiller le Dieu dont elle se réclamait. Les possédants et les détenteurs du pouvoir politique ont dès lors d'autant plus favorisé l'Église qu'ils avaient de raisons de se méfier de l'évangile. Celui-ci a été transformé en religion : l'Église a instrumentalisé la divinité, manipulant à son profit la peur de Dieu et du diable, et monnayant l'accès au salut dont elle s'est arrogé le monopole. Séduite par l'Empire, elle a rêvé d'instaurer le règne politico-religieux d'un Christ-Roi hégémonique.

Pour célébrer à la façon mondaine la gloire divine, pour financer ses œuvres missionnaires et caritatives, et pour imposer son influence sous le couvert du règne de Dieu, l'Église a toujours recherché l'appui des dominants et des possédants. Elle a été l'alliée et la complice de la royauté sous l'ancien régime, l'alliée et la complice des classes dirigeantes lors de la révolution industrielle, puis l'alliée et la complice des forces coloniales après avoir absout des siècles de rapine outre-mer et d'esclavagisme. Parmi ses trahisons récentes liées à ce genre de collusion, citons la suppression des prêtres ouvriers, l'étouffement de la théologie de la libération, et la mise en place d'une structure de pouvoir ecclésiastique systématiquement réactionnaire.

Comment s'articulent, au terme de cette évolution historique, la dimension mystique et la dimension sociologique de l'Église ? La hiérarchie ecclésiastique rejette les reproches de trahison et de cléricalisme que lui sont adressés : « Vous qui formulez ces griefs, vous oubliez que c'est vous tous qui formez l'Église ! » Mais en même temps, cette hiérarchie se réserve jalousement l'autorité dans tous les domaines décisifs, n'hésitant pas à exclure les fidèles qui la contestent. Une intolérable ambiguïté, même si l'évangile n'a jamais été entièrement oublié.

Là encore, l'évangile tranche dans le vif et libère les croyants du pouvoir abusif que l'Église impose en usurpant la place de Dieu. Point n'est besoin de dissenter longuement, d'invoquer les droits liés à la succession apostolique, les règles canoniques, les savoirs théologico-métaphysiques et les rites magico-religieux censés assurer notre salut. En réalité, l'Église ne vit que là où des hommes tâchent vraiment de vivre l'évangile, et nulle part ailleurs. Le Dieu de Jésus est à l'opposé du Dieu tout-puissant qui veut avant tout être obéi et adoré, loué et flatté comme un monarque par une structure religieuse à sa dévotion.

Les cérémonies qui constituent désormais la principale activité sociale de l'Église ne témoignent guère de l'évangile. Construites sur le modèle des anciens cultes royaux et rutilantes d'un appareil désuet, nos grandes liturgies renvoient aux condamnations déjà énoncées par les prophètes d'Israël : « Cessez de m'importuner avec vos offrandes, car – parole de Yahvé – vos sacrifices me répugnent, votre religion me dégoûte. Je ne supporte plus vos fêtes et vos pèlerinages. Quand vous étendez vos mains pour vos prières, je détourne les yeux et je ne vous écoute pas. Éloignez de moi le brouhaha de vos cantiques et le tintamarre de vos harpes... Ce que je veux, c'est le droit et la justice. » De fait, nos grand-messes confortent un ordre social qui maltraite les déshérités de façon pire encore que du temps d'Amos et d'Isaïe, et ce au su et au vu de nous tous.

Il n'est pas possible de croire en Dieu et d'aimer le Christ sans croire en l'homme, sans l'aimer et le secourir en cas de besoin. Quand les Églises méconnaissant la souffrance du monde et son aspiration à la libération, quand leur dogmatisme et leur ritualisme obsessionnels les mènent à étouffer leurs fidèles, quand elles en viennent à trahir l'évangile pour servir leur propre puissance et leur propre gloire, ou plus banalement pour survivre à tout prix, mieux vaut quitter les sanctuaires pour les parvis et les quartiers où se jouent, sans acception de religion, le salut des humbles et l'avenir du christianisme.

Comment, dans cette situation, demeurer fidèle sans trahir ? « Ne repousse pas du pied la pirogue qui t'a permis de traverser le fleuve » dit un proverbe malgache. Cultivons donc la gratitude que nous devons à l'Église pour ce que nous avons reçu d'elle en dépit de tout. Mais ce sans nostalgie du passé révolu et sans oublier l'urgence des combats qui s'imposent maintenant. Soyons résolus à accompagner autant que possible les formes de vie qui disparaissent. Assurons les soins palliatifs à ceux qui en ont besoin et qui y ont droit, mais sans nous enfermer dans les services de cette spécialité. Car l'avenir se joue ailleurs, dans les maisons où s'enfante la vie inédite de demain.

3. Nous libérer des logiques dominantes

3.1. Dieu n'a pas déserté le monde

Il faut se garder de juger le monde actuel de façon manichéenne comme le fait si volontiers l'Église, en rapportant frauduleusement ses carences à un passé idéalisé pour mieux les exhiber. C'est faire injure à l'homme et à Dieu, et l'obsession du mal englué dans le mal. La chrétienté n'a pas été plus évangélique que les sociétés contemporaines, et le salut du monde n'est pas subordonné à un retour au passé avec restauration de l'Église dans ses prérogatives anciennes.

Depuis toujours, le monde charrie pêle-mêle le bien et le mal. D'une part, l'aspiration de la plupart des hommes à vivre plus humainement et, d'autre part, la violence capable d'écraser et de tuer autrui, de piller et de détruire la nature. Et c'est depuis toujours au niveau des forces dominantes que se cristallise la pire violence qui s'étend ensuite à l'ensemble du corps social.

La cupidité et le cynisme du système dominant transcendent les comportements individuels. Aussi n'est-ce jamais l'homme qui est l'ennemi à abattre, ni même la société, mais la puissance des logiques inhumaines imposées à l'homme et à la société. Ce ne sont pas les riches qu'il faut détruire, c'est le veau d'or et sa religion, c'est l'iniquité et sa tyrannie. Là se situe le mal, là est le lieu de notre rébellion et de nos combats pour faire advenir plus de justice, de paix et de bienveillance.

3.2. Renoncer à l'avidité de posséder et de dominer

La Bible juive considérait la richesse comme une bénédiction divine récompensant les riches de leur bonne conduite, étant entendu qu'une partie de leurs biens devait être consacrée aux indigents. Divers textes, notamment prophétiques et sapientiaux, relevaient cependant que le dépouillement permet aux déshérités d'entrevoir un horizon spirituel plein de promesses. Détachés des avoirs et dénués d'orgueil, les *anawim* (« pauvres de Yahweh ») avaient, selon ces écrits, une plus grande capacité que les nantis de s'ouvrir à la connaissance et aux inspirations de Dieu.

Jésus a partagé cette spiritualité et l'a recommandée à ses disciples : « Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des cieux est à eux ». Il a durement stigmatisé l'attrait de l'argent et les mauvais riches : « Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux ». S'identifiant aux plus démunis - « Ce que vous faites aux plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites » -, il a proclamé que le Jugement dernier ne portera que sur la sollicitude manifestée aux malheureux.

L'ordre du monde et les pouvoirs qui en assurent l'agencement et la continuité étaient également considérés comme instaurés par Dieu dans la tradition juive. Le récit de la Genèse met en scène un Créateur qui met fin au *tohu bohu* originel en assignant une place et un nom à chaque élément de sa création, et qui confie à l'homme le soin de gérer le monde pour éviter le retour au chaos. De son côté, Jésus a aimé la nature issue de la main de Dieu et s'est réjoui de l'harmonie qu'elle exprime. En disant « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », il a reconnu l'autonomie du champ politique et sa légitimité.

Tant que la richesse et l'ordre sont subordonnés à l'épanouissement de la vie, ils sont féconds et l'exercice des pouvoirs qui s'y rattachent est indispensable. Mais l'histoire met en évidence que les hommes ont une irrépressible tendance à pervertir l'ordre en un système d'asservissement pour assouvir leur envie d'accaparer et de dominer. Rares sont ceux qui ne se laissent pas aller au désir de puissance pour se défendre et accroître leur maîtrise sur les êtres et les choses. Approché par le diable dans le désert de Judée, Jésus a lui-même subi cette tentation.

Renoncer à l'envie de richesse et de puissance qui nous tourmente tous plus ou moins exige, comme autrefois en Palestine, une profonde conversion intérieure se traduisant par l'adhésion à une éthique de la mesure et de la frugalité. Qu'il soit social ou religieux, le pouvoir ne peut être recherché ou accepté que pour servir, non pour le prestige ou les avantages tangibles qui l'accompagnent d'ordinaire. L'amour, qui est en fin de compte l'unique vérité transcendante, ne se dévoile que dans le dévouement et la tendresse envers autrui.

La vertu de pauvreté et le renoncement aux stratégies de domination prêchés par Jésus demeurent par conséquent des valeurs essentielles - la militance n'autorise pas à l'oublier. Mais les temps ont changé. À l'origine, l'éthique évangélique a été plus personnelle et religieuse que sociale et politique. Les croyances apocalyptiques commandaient le dédain des richesses et une relative indifférence à l'égard de la justice sociale. À quoi bon amasser des biens ou vouloir changer l'ordre de la société si Dieu lui-même pourvoit aux besoins de ses enfants comme à ceux des oiseaux du ciel et des lys des champs ? Ne consolera-t-il pas lui-même les déshérités quand il leur rendra justice ?

Au reste, la pauvreté actuelle est très différente de celle vécue dans la Palestine d'il y a deux mille ans, au sein d'une société rurale se fiant à la providence, subsistant de peu et solidaire, faiblement politisée et attendant la fin du monde. Loin de la pauvreté que les pauvres d'autrefois pouvaient valoriser, la misère qui broie aujourd'hui les quatre cinquièmes de l'humanité détruit l'ensemble des valeurs humaines en même temps qu'elle compromet la survie matérielle, suscitant frustrations et haines, terrorisme et guerres.

Se contenter de dénoncer les injustices dans des encycliques et en chaire ne contribue guère à changer l'ordre social qui les génère. Il faut évaluer les mécanismes socioéconomiques en place et prendre les engagements qui s'imposent en conséquence au plan politique. Si la doctrine sociale de l'Église se contente de dénoncer l'ordre dominant tout en craignant de le bouleverser, elle ne sert à rien. Le marxisme a fourni en son temps des outils d'analyse qui, comme tels au moins, auraient mérité un meilleur accueil que le rejet a priori.

3.3. L'option préférentielle pour les pauvres

La vocation de l'Église n'est pas de se transformer en parti politique ou en agence humanitaire. Elle est d'annoncer l'évangile et d'en témoigner par ses pratiques en tant qu'institution comme à travers les engagements de ses fidèles. Ce qui est attendu d'elle, ce sont des paroles et des actes prophétiques de délivrance pour aujourd'hui dans le sillage de Jésus, en donnant la priorité aux plus vulnérables et en assumant les risques de ce choix.

Ce sont toujours les valeurs spirituelles vécues par chacun qui donnent à l'action sociale sa pleine mesure, mais personne ne peut se sauver seul ou sauver seul le monde. Pour enrayer la brutalité dévastatrice du système dominant, il ne suffit pas que des êtres d'élite s'adonnent à une ascèse de la pauvreté héritée de conceptions révolues comme y invite parfois la vie religieuse, voire à une esthétique de la pauvreté. Au-delà de la morale individuelle repliée sur la perfection, l'esprit de pauvreté commande une solidarité effective avec les exclus. Bâtir une société plus juste et plus fraternelle exige une attitude résolument combative au plan social, avec les risques que cela comporte.

Face à l'inégale répartition des richesses et des pouvoirs, l'objectif n'est pas de ramener l'inconditionnelle exigence de justice au fantasme d'une impossible égalisation immédiate de tous les niveaux de vie – le siècle passé a montré à quels crimes peut aboutir ce genre de délire. Mais il est de rejeter les classifications qui hiérarchisent les catégories sociales, les races, les religions et les civilisations en vue justifier les privilèges et les exclusions. « Il n'y a plus ni Juifs ni Grecs, ni esclaves ni hommes libres, ni hommes ni femmes... » L'évangile exige de reconnaître et de traiter l'autre, quel qu'il soit, comme un être humain et un frère, et de partager avec lui.

Ce n'est pas la pénurie qui crée l'inégalité et l'injustice. La planète produit assez de biens pour nourrir l'ensemble de sa population et elle peut en produire davantage. Si la majorité de l'humanité souffre de la faim et si la violence s'accroît, c'est parce les nantis volent aux pauvres la part des biens communs qui leur revient, leur part de vie, et parce qu'ils les poussent ainsi à la révolte. Ils ne se préoccupent que de maintenir et d'accroître indéfiniment leurs propres avantages, sans craindre de polluer et d'épuiser la nature. Même leur idéologie du développement doit être suspectée : elle ne sert bien souvent que de couverture commode pour imposer le modèle et les intérêts dominants.

Partout, les terres sont enlevées aux petits, des céréales sont stockées pour la spéculation financière, les biocarburants passent avant la nourriture, l'endettement imposé aux pauvres ne sert qu'à enrichir les prêteurs, les médias sont dévoyés au bénéfice du camp qui oppresse, exploite ou exclut ceux que les nouvelles technologies rendent inutiles. Mû par le seul appât du profit, le capitalisme néo-libéral manifeste une inhumanité prédatrice d'une ampleur encore jamais atteinte. Servie par la techno-

science et la propagande mass-médiatisée, la force anonyme et aveugle des lobbies financiers est devenue l'ultime maître de l'humanité.

Tous les hommes de bonne volonté doivent se mobiliser ensemble pour secourir leurs semblables maltraités et pour sauvegarder la nature. Il faut renverser le système totalitaire qui, sous les couleurs trompeuses du libéralisme consumériste, impose la marchandisation de toutes choses par l'intermédiaire de structures et d'une idéologie mortifères. L'évangile ne permet pas d'espérer le « grand soir » que d'autres ont promis, mais il invite à une révolution permanente sous le souffle de l'Esprit pour que les hommes puissent vivre en paix et heureux autant que possible.

4. Pour une éthique universelle de la libération

4.1. Ancrage dans le concret singulier et relatif de l'histoire

Libéré des contraintes idéologiques et institutionnelles, le chrétien n'est pas métamorphosé en extraterrestre à la faveur d'une opération *tabula rasa* tous azimuts. Sa libération se traduit au contraire par un retour sans réserve à l'humain, et particulièrement aux urgences de l'humanité. Une démarche qui vise à rendre l'évangile au monde, ou plutôt à lire et à découvrir l'évangile dans le monde, à se laisser évangéliser par le monde. Une démarche nécessairement contextuelle comme toutes les théologies de la libération.

L'Église s'est construite progressivement dans le cadre des possibilités de chaque lieu et de chaque époque, non dans l'absolu comme cela est prétendu. Le seul critère d'identité qui la définit est l'inspiration qui la porte à faire rayonner l'évangile. Aucune de ses modalités anciennes ne représente une forme parfaite et achevée du christianisme qu'il suffirait de reproduire ou d'imiter. Il faut donc, aujourd'hui, inventer de nouveaux langages et de nouvelles institutions pour que « le chemin, la vérité et la vie » redeviennent reconnaissables après avoir été grimés.

La structure ecclésiastique qui a sacralisé ses institutions et chosifié la Parole de Dieu est en train de mourir. Mais l'Église ne se réduit pas à cette forme périmée et il faut oser des formes nouvelles. Pour chanter l'amour, il faut des mots, et pour le mettre en œuvre, il faut des institutions capables de l'inscrire dans la durée. Personne n'imagine qu'un enfant peut grandir hors d'un langage et d'un environnement institutionnel, quelles que soient les limites de l'un et de l'autre. Il en va de même pour l'incarnation de l'évangile.

À nous d'entendre les plaintes et les espoirs de Dieu parmi les hommes, de reconnaître Jésus tel qu'il chemine dans notre monde et de bâtir de nouvelles formes de rencontre et de partage capables de l'accueillir et de réunir ceux qui veulent le suivre. À nous d'inventer, sans appréhender les changements, de nouveaux langages et de nouvelles institutions dans le périmètre sociologique de l'Église là où cela s'avère possible, ou en dehors. Un alterchristianisme est en gestation dans l'altermondialisme qui lutte contre l'ordre établi.

4.2. Dimension universelle de l'évangile

La sécularisation et la mondialisation ont favorisé le développement du pluralisme, notamment en instaurant la liberté de conscience et la laïcité. Cette évolution s'est accompagnée d'une extraordinaire diffusion des valeurs évangéliques et ouvre des

perspectives inattendues. Sans minimiser la spécificité de l'enseignement de Jésus, il apparaît que ces valeurs ne sont pas l'apanage du christianisme. Elles sont apparues bien avant et peuvent se retrouver sous des formes plus ou moins explicites et accomplies dans d'autres cultures ou religions et dans le monde sécularisé. La Parole a préexisté au monde et lui a imprimé sa dimension christique dès le premier matin de la création.

Dieu n'est pas avare de ses dons, et l'évangile a un caractère d'universalité au diapason des valeurs que véhicule le fond intime du cœur humain. D'une façon ou d'une autre, la bonne nouvelle de la délivrance est annoncée à tous les hommes pour qu'ils vivent pleinement. Il y a là une pierre d'attente non seulement pour le dialogue interreligieux, mais aussi pour dialoguer et collaborer avec tous ceux qui croient en l'homme, qu'ils aient ou non une religion. Pourquoi ne pas reconnaître que l'athéisme lui-même témoigne parfois plus que les Églises des valeurs évangéliques, et ce jusqu'à devoir combattre les institutions ecclésiastiques à l'occasion ?

Loin de n'être qu'un loup pour son semblable, l'homme est foncièrement désireux de transmettre la vie et d'aimer, capable de contribuer ainsi à sauver Dieu en chacun et à sauver l'humanité. Refuser en soi et autour de soi le mensonge et la haine qui tuent, pardonner les offenses et renouer les liens brisés, porter secours aux êtres qui sont dans la détresse, persévérer dans cette voie malgré les difficultés et les échecs, c'est témoigner de l'amour qui se blottit incognito en tout homme en dépit du mal, c'est faire œuvre divine avec ou sans religion.

La dynamique du combat évangélique est portée par la vie. C'est au plus profond de la relation à autrui que chacun reçoit et transmet la Parole qui est à l'origine de l'humanité et ne cesse de la fonder. C'est dans l'altérité que se révèle la transcendance. À l'opposé de l'obsession infantile d'une solitude toute-puissante, la relation à l'autre est le lieu où s'enracinent et se développent la vie et sa vérité. Cette relation est toujours attendue et don réciproques, libre par rapport à tout avoir et à toute domination. C'est en elle que l'homme apprend à recevoir, puis à donner et à se donner. En même temps que l'évangile invite à reconnaître l'impuissance humaine à maîtriser l'infini inscrit en l'homme, il donne à entrevoir cet infini et la trame qu'il tisse dans le quotidien, et il permet de participer à ce travail.

Le sens des combats de libération menés au nom de l'évangile se trouve en amont de ces combats, dans leur mise en œuvre avec les autres, et dans l'horizon qu'ils donnent à entrevoir. L'évangile ne surajoute pas du sens à nos combats : il est le sens de nos combats à leur racine et dans toutes leurs dimensions, et le lieu de nos partages avec les autres, prière et action.

En réponse à une question

... Cette vieille femme n'a jamais envié le statut sacerdotal et n'est pas du tout tentée de jouer au prêtre clandestin. Pourtant, en prenant son café et le pain du matin, elle se souvient d'un chant d'offertoire de sa jeunesse – « Prends ma vie, Seigneur..., prends ma mort..., prends ce pain..., prends ce vin... ».

Sa prière : que la nourriture et la boisson qu'elle absorbe deviennent en elle, et à travers l'ensemble des relations et des activités de sa journée, le Corps du Christ qui fait accéder les hommes à la plénitude de leur humanité, deviennent le Sang du Christ

qui irrigue la vie du monde de l'amour divin. Et, comme seul l'humble service des autres peut transfigurer les hommes et le monde en incarnant une part de ciel sur la terre, cette prière la renvoie au lavement des pieds qui remplace la scène de l'institution eucharistique dans l'évangile de Jean.

Faut-il s'interroger sur le caractère licite ou illicite de cette célébration matinale ? Loin de constituer une opération magique de transsubstantiation, elle essaye tout simplement d'incarner l'évangile, au sens fort du terme incarner, de donner corps à l'évangile dans le quotidien des hommes - de rendre l'évangile au monde. Il suffit de peu, au fond de la détresse comme dans la joie, pour fêter et actualiser l'amour qui, accompli sur le Golgotha, a vaincu la mort et fonde notre espérance.

Extrait de « Rendre l'évangile au monde »
(<http://georgesheichelbech.blog.lemonde.fr/2011/04/04/rendre-levangile-au-monde/>)

Jean-Marie Kohler



Compte rendu du travail en Ateliers

Atelier n°1

I – Qu'est-ce-qui nous opprime et qu'est-ce-qui nous libère ?

Qu'est-ce-qui nous opprime ?

- Un système économique prisonnier du monde de la finance
- La peur, l'insécurité, la précarité croissantes dans nos conditions de vie sont des moteurs d'oppression
- Les oppositions artificielles que l'on nous impose pour occulter les véritables oppositions entre classes sociales : « chômeurs fainéants » contre « travailleurs qui se lèvent tôt », « civilisations supérieures » contre « civilisations inférieures »...
- L'impunité des véritables responsables de la crise
- Le démantèlement des services publics qui renforce encore l'augmentation des inégalités en terme de santé, emploi, éducation...
- Le mépris de notre parole, l'absence de concertation entre le pouvoir et les syndicats, les associations
- L'Eglise qui se prend pour une fin, alors qu'elle n'est qu'un moyen au service de l'annonce de l'Evangile

Qu'est-ce-qui nous libère ?

C'est avant tout le sens du collectif, « faire ensemble », « créer ensemble » qui est libérateur pour nous. Le collectif nous réveille, il donne un sens à notre action, car isolés, nous ne pouvons pas changer grand chose au système. Une personne ne peut être heureuse dans son existence, si tous les autres autour d'elles ne le sont pas ! On n'est libre que dans une relation libre et épanouie à l'autre. Cela constitue un véritable « travail de fourmi » qui nous pousse opiniâtrement vers la promotion du bien commun contre l'individualisme forcené.

Il faut bien comprendre que la solidarité n'est pas seulement un choix généreux, éventuellement inspiré par la « charité chrétienne », mais une véritable nécessité pour la vie en société.

Pour cela, le tryptique « voir, juger, agir », cher à l'ACO nous est encore utile aujourd'hui. Mais il est souhaitable de lui ajouter la dimension de l'intuition par la prière qui vient féconder notre action.

Certains d'entre nous n'ont pas fini de se libérer de l'aliénation ecclésiale qu'ils ont subi plus jeunes. A l'inverse de toutes les tentations communautaristes, l'Eglise devrait, pourtant, comme la JOC être faite pour ceux qui n'y sont pas...

II – Comment l'Evangile donne-t-il un sens à nos combats de libération ?

Nous n'avons pas apporté de réponse bien tranchée à cette question, mais nous avons évoqué quelques pistes.

Nous ne cherchons pas à appliquer dans la vie les enseignements que nous pouvons trouver dans l'Evangile. La démarche est inverse : nous nous engageons d'abord dans les

combats de libération en tant qu'humain indigné, en tant que citoyen. Dans un deuxième temps la relecture de ce vécu à la lumière de l'Evangile donne un sens à notre vie. Cela n'est fécond que dans un cadre de partage, d'écoute, avec les autres, en couple, en faisant confiance au cheminement différent de chacun. Même si cela ne nous paraît pas toujours très évident les valeurs évangéliques se transmettent encore dans la société, même si cela se vit très largement « hors institution ».

Quelles sont ces valeurs pour nous ? Quelques éléments de réflexion :

- Le rapport de force nécessaire aux luttes sociales doit se comprendre comme une lutte de libération totale qui ne vise pas à détruire l'opresseur, mais un système injuste, et ce faisant elle libère aussi l'opresseur.
- La non-violence doit imprégner toutes nos actions : cercles de silence...Dénoncer la perversion des procédés qui déshumanisent l'homme c'est un combat de libération qui devient évangile.
- En référence à l'Evangile, notre foi en l'homme n'est pas anodine, notre réussite dans la vie ne se joue pas dans la compétition avec les autres, mais tout au contraire dans la coopération, ma réussite c'est celle des autres !
- Les valeurs ne sont pas des éléments éparpillés que l'on choisirait selon notre bon vouloir sur un « marché » de l'éthique. Ce sont des paroles qui donnent un sens à la vie, qui fondent notre humanité. Les valeurs évangéliques se retrouvent dans d'autres cultures, le Christ déborde l'histoire de Jésus et celle de l'humanité.

Animateur : Pierre Desbruyeres
Secrétaire : Christophe Breysacher

Atelier n°2

I - Qu'est-ce qui nous opprime ? Qu'est-ce qui nous libère ?

Les principales oppressions :

- L'argent à cause de son pouvoir exorbitant et mortifère, de la lâcheté personnelle et de l'hypocrisie des Etats qui capitulent devant les banques et « les marchés » (en clair les spéculateurs).
- Le lien social détruit à cause de l'individualisme poussé jusqu'à l'égoïsme ; à cause du rejet virulent des extrêmes (jeunes et vieux), à cause de la déshumanisation de la société, conséquence directe des méfaits précédents.
- L'exclusion des faibles ou des trop libres, rendue possible par la banalisation des idées de rejet des différences, (étrangers, femmes, handicapés, homosexuels, penseurs et chercheurs dans le collimateur des pouvoirs ecclésiastiques...) présentées en opposition et/ou en hiérarchie et non en complémentarité fécondante.
- Les veaux d'or : Les trois F (fric, force, fesse) ; quelquefois argent, pouvoir et sexe s'imbriquent. **Le temps** manipulé : refus du passé et du futur : ici et maintenant ; dictature de l'immédiateté : tout, tout de suite, rentabilité, bourse en temps réel... **Le moi exacerbé** : jeunisme, refus de la maladie et de la mort. **Une certaine presse** qui fabrique l'opinion, infantilise ou avilit.

Les ferments de libération :

- ❖ Le triangle «information, formation, action » : La politique de l'autruche (c'est trop difficile, je ne suis pas compétent) est une lâcheté, l'information une exigence citoyenne. Comprendre les mécanismes demande un effort mais permet d'agir et de réagir (les échéances électorales sont nécessaires, mais insuffisantes seules). Les solidarités se construisent au quotidien.
- ❖ L'implication citoyenne : C'est une façon de retisser les liens sociaux (habitat, travail, transports), de ranimer les solidarités défailantes (voisinage, échange de services), de marier réflexion à LT et action à CT par la pratique collective (associations diverses, syndicats, partis politiques...)
- ❖ La résistance : celle des gens ordinaires, malgré toutes les formes d'asservissement et de mépris dont ils sont victimes : « *Il ne faut jamais lâcher* ». **Les solidarités** manifestées, entretenues, recrées ; **le sens du collectif** : rien ne se fait seul, on ne s'en sort pas seul ; **l'Évangile**, sa force de vie, son respect de l'autre ; **l'AG de NSAE** : refuser la soumission, le défaitisme.

II - De quels combats de libération sommes-nous partie prenante ? Comment l'Évangile donne-t-il sens à ces combats de libération ?

Nos combats : Points communs à tou(te)s les participant(e)s : se mobiliser, s'attaquer aux causes et agir collectivement.

- ❑ La vigilance : personnelle, active et tous azimuts
- ❑ Les associations : diverses (quartier, éducation et culture, syndicats, partis politiques...) Ex : ACAT, AI, ATTAC, CCFD, CIDF, CIMADE, NPA, RESF...
- ❑ Les publics : Ciblés selon besoins locaux, histoire et compétences personnelles : chômeurs et tous les « sans », migrants, prisonniers, malades en soins palliatifs et leurs familles...

Les éléments déclencheurs de la prise de conscience :

- L'éducation familiale d'ouverture aux autres, la JEC...
- La seconde guerre mondiale et la Résistance
- La guerre d'Algérie (anticolonialisme, torture)
- Mai 68 (faire craquer les coutures d'une société figée)
- Lutte contre le FN (F Haine) et toutes les formes d'exclusion
- Tous les « sans » et les morts de la rue.

Remarque : Implication très majoritaire pour plus de justice, de prise en compte de la personne non réduite à sa « valeur » marchande... dans des associations de la société civile, et pas d'abord estampillées chrétiennes.

L'Évangile : « *Celui qui croit au ciel* » n'a rien de plus ou de mieux que « *celui qui n'y croit pas* » !

- On ne se pose pas d'abord la question de savoir si c'est AU NOM de l'évangile qu'on agit de la sorte, mais en y réfléchissant, on sait que l'exigence évangélique du soin aux petits et aux pauvres, exige qu'on agisse ainsi.
- On n'a pas toujours conscience, quand on agit, de la référence évangélique, mais elle est le « *carburant* » qui fait agir.

- Evangile et hiérarchies sont parfois en opposition (participation à un parti politique par exemple), mais l'Evangile est premier.
- Le lien avec l'Evangile, c'est l'humain : « *j'avais faim et vous m'avez nourri* » et aussi « *ce que vous avez fait au plus petit de mes frères...* ».
- Tous sont d'égale dignité, la priorité est aux plus petits dans tous les domaines : éducation et culture, travail et santé, logement...

Animatrice : Marcelle Remérand
Secrétaire : Anne-Marie Hermet

Atelier n°3

I - Ce qui nous opprime et ce qui nous libère

Commencer par voir ce qui nous opprime, qui est parfois ce dont on est le moins conscient. Ouvrir les yeux et voir l'inacceptable, ce qui permet de le combattre. Le découvrir, c'est déjà se libérer.

Voir et refuser les forces dominantes du monde : l'avidité de posséder, l'envie de dominer qui entraînent la violence, l'injustice et le déni du pauvre.

Se libérer des aliénations religieuses : le Dieu dont la religion a fait une idole, le Dieu « pervers », le Dieu fort.

Le Dieu qui nous libère de l'oppression ne peut être que le Dieu faible que Jésus incarne. Si nous croyons en ce Dieu faible, le critère d'efficacité ne fonctionne pas.

Se convaincre et convaincre de ne plus considérer comme inévitable ce qui est évitable ; refuser l'incontournable.

Se donner les moyens d'atteindre un jugement clair.

Entendre les rebelles. Savoir faire les choix, vivre les ruptures que nous montrent les prophètes.

Il n'y a pas de libération acquise : elle n'est pas un état, mais un chemin ; et c'est en libérant les autres qu'on se libère soi-même.

Savoir rompre sans cesse pour ne pas tomber dans l'illusion du définitif.

II - De quels combats de libération sommes-nous partie prenante ? Comment l'Evangile donne-t-il sens à ces combats de libération ?

Agir collectivement et à l'horizon du monde.

Refuser l'injustice, le déni et le mépris du pauvre, qui est un combat d'humanité à mener par chacun selon ses charismes, mais dans une cohérence qui nécessite à la fois l'analyse sans complaisance des réalités et l'engagement, sans lequel le discours est vain.

S'associer aux combats des « sans » partout dans le monde, à la promotion d'un projet collectif du rééquilibrage des richesses entre les pays et à l'intérieur des pays.

Passer par l'analyse et l'exigence politiques ; la clairvoyance et le suivi dans la mise en œuvre des actions, telles par exemple la lutte contre la pauvreté ou contre la corruption.

Avoir la volonté de réussite, le culot, qui fait trouver des solidarités.

Nous retenons et faisons nôtre cet extrait de l'exposé de Jean-Marie Kohler : « *L'Evangile ne surajoute pas de sens à nos combats, il est le sens, indépendamment de toute*

croyance religieuse. Il n'est pas la propriété du christianisme, il traverse l'histoire et la géographie de l'humanité. L'Eglise l'a accaparé ; nous n'avons pas seulement à le rendre au monde, nous avons à le découvrir dans la souffrance du monde ».

Et nous reprenons à notre compte l'appel du *Groupe Evangile et Société-Parvis* à signer la pétition « Pour un audit citoyen de la dette publique » avec son argumentation :

La crise sert d'alibi et de moteur pour poursuivre une politique qui affecte en priorité les petits, les pauvres, ceux qui sont sous le seuil de pauvreté.

Ce sont ceux-là le cœur de notre combat : rendre leur dignité à tous ceux qui sont esclaves de la misère... 7 millions et demi de salariés qui perçoivent moins de 750 € par mois, ce qui touche près de 30 millions de personnes. Inadmissible aussi bien pour le citoyen que pour le disciple déclaré du fils de l'homme, Jésus de Nazareth. Tous les dimanches de l'Avent parlaient de justice pour les cassés de la vie. La bonne nouvelle est d'abord pour eux. Et nous, nous sommes invités – c'est notre mission d'être humains – à mettre tous nos moyens, toute notre énergie à libérer nos frères de l'esclavage dans lequel les régimes économiques, financiers et politiques les maintiennent, voire les enfoncent, avec notre complicité de fait.

Nous relisons Matthieu, en commençant par les toutes premières paroles de Jésus au moment de son baptême par Jean au Jourdain : « Tout ce qui est juste doit être établi, faisons en sorte de l'accomplir ».

Et puis : « Allons avec courage sur les chemins de la justice à la rencontre du Seigneur ». Le Dieu auquel nous croyons « Vient à la rencontre de celui qui pratique (agit) la justice avec joie » ; « Ciel nouveau et terre nouvelle où résidera la justice » ; « Porter la bonne nouvelle aux pauvres, guérir les cœurs brisée, annoncer aux captifs la délivrance, la liberté aux captifs.... » ; « Il comble de biens les affamés et renvoie les riches les mains vides ».

Ces paroles de l'Avent définissent clairement notre but, notre objectif, notre mission.

Animatrice : Annie Grazon

Secrétaires : Chantal Fournier et Lucienne Gouguenheim



Préparée par deux groupes de NSAE, « Chrétiens aujourd'hui Orléans » et NSAE 45, elle fut le temps fort qui clôtura l'Assemblée générale. En voici quelques éléments.



Rue de la Liberté.

La grand'rue de la liberté
Monsieur l'agent, où donc est-elle ?
Ce n'est une rue nouvelle
Depuis l'temps qu'j'en entends parler...
Cependant, si vous permettez
Je crois savoir, et c'est logique
Qu'ell' commence à la république
La grand'rue de la Liberté...

On m'a dit qu'elle est décorée
De drapeaux, et l'on dit encore
Qu'on peut pavoiser tricolore
Sans passer pour un demeuré...

Dans la rue de la Liberté...

La grand'rue de la Liberté
Est immense et bien accueillante
On y danse et puis l'on y chante
Tout ce qu'il vous plaît de chanter...
On peut, sans se faire insulter
S'y prom'ner à gauche ou à droite
On n'a pas les idées étroites
Dans la rue de la Liberté...

Et mêm' quand on n'a pas d'idées
On peut l'avouer sans méfiance
Pourquoi pas ? Puisqu'on est en France

On n'a pas de maître à penser
Dans la rue de la Liberté...

La grand'rue de la Liberté
Quand, paraît-il, on s'y balade
Ne porte rien sur ses façades
Ni slogans, ni publicité...
Jamais, jamais vous n'y lirez
Des mots de haine ou de menace
On respecte la vie qui passe
Dans la rue de la Liberté...

C'est pourquoi j'voudrais la trouver
Avant d'avoir les tempes grises
Ou avant qu'on la rebaptise
Du nom d'un général d'armée...

La grand'rue de la Liberté...

La grand'rue de la Liberté...
Pour qu'elle reste magnifique
Faut pas la mettre à sens unique
Ni qu'on en fass' un' rue barrée...
Et tout ce que l'on peut souhaiter
Etant donné qu'la Terre est ronde
C'est qu'elle fass' le tour du monde...

La grand'rue de la Liberté !

Jean-René Caussimon

Notre Père qui es dans la rue

*Notre Père qui es dans la rue, dans notre vie quotidienne, partout dans nos luttes
Que ton nom et ton message soient reconnus,
Que ta justice soit faite,
Que le partage soit vécu comme tu nous l'as montré
Que cessent l'oppression et l'exploitation des hommes,
Que la dignité de tout homme soit reconnue.*

*Donne-nous la force de continuer ce que tu as commencé,
Montre-nous à construire une société nouvelle dans laquelle les femmes et les hommes
vivent de nouveaux rapports sociaux*

Délivre-nous de notre suffisance et de toute notre soif de pouvoir.

*Que nos mains continuent la pratique de Jésus dans les gestes de partage et de
solidarité,*

Que le regard de Jésus nous aide à dépasser nos frontières,

Donne-nous le courage de résister à l'attrait de l'argent et de tout privilège,

Donne-nous la force de résister à la société de consommation et à ses fausses sécurités.

Arme-nous d'une solidarité à toute épreuve.

Interventions des ateliers au cours de la célébration

- Ce qui nous opprime, c'est la déshumanisation de la société, l'argent roi, l'individu réduit à sa seule rentabilité économique. Pourtant : « *Nul ne peut servir deux maîtres* ». Et nous, où est notre cœur ?
- Ce qui m'opprime, c'est ce dont je suis le moins conscient : ouvrir les yeux, et voir l'inacceptable.
- Découvrir ce qui nous opprime, c'est déjà se libérer ; voir l'inacceptable permet de le combattre en ne considérant plus comme inévitable ce qui est évitable.
- Être sauvé, c'est être rejoint. Ce qui nous libère, c'est de résister, de résister ensemble, de retisser les liens.
- Que faites-vous avec ces gens-là : étrangers, prisonniers, femmes seules, personnes en fin de vie ? « *Ce que vous avez fait aux plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* »
- « *Pourquoi ne jugez-vous pas vous-mêmes de ce qui est juste ?* »



Orientations 2012

Elles ont été finalisées par le Conseil d'Administration, dans sa réunion du 3 mars 2012 à partir des comptes rendus des ateliers et de la conférence de Jean-Marie Kohler.

Répondant à la question, ce qui nous opprime et ce qui nous libère,

Nous disons qu'il faut commencer par :

- ouvrir les yeux, parce que ce qui nous opprime, c'est parfois ce dont on est le moins conscient.
- Savoir entendre les rebelles, et vivre les ruptures que nous montrent les prophètes.
- S'informer, c'est une exigence citoyenne. Comprendre les mécanismes demande un effort mais permet d'agir et de réagir.
- Se convaincre et convaincre de ne plus considérer comme inévitable ce qui est évitable.

Voir et refuser

- les forces dominantes du monde, un système économique prisonnier du monde de la finance, qui engendre la peur, l'insécurité, la précarité croissante.
- Le démantèlement des services publics qui renforce l'augmentation des inégalités en terme de santé, emploi, éducation. L'exclusion des faibles ou des trop libres, rendue possible par la banalisation des idées de rejet des différences.
- Les aliénations religieuses : le Dieu dont la religion a fait une idole, le Dieu pervers, le Dieu fort et tout puissant..
- L'Église quand elle se prend pour une fin, alors qu'elle n'est qu'un moyen au service de l'évangile

Résister, se mobiliser, s'attaquer aux causes, agir collectivement

- Par la solidarité qui est une véritable nécessité pour la vie en société
 - Par l'implication citoyenne, (associations diverses, syndicats, partis politiques...)
- Isolés nous ne pouvons rien changer.

Être conscient qu'il n'y a pas de libération acquise, qu'elle n'est pas un état, mais un chemin.

Répondant à la question : « Comment l'Évangile donne-t-il sens à nos combats de libération ? »

L'Évangile est une force subversive radicale, qui nous libère des aliénations religieuses comme des forces dominantes du monde

Dans l'Évangile, les actions essentielles relatées le sont à distance des dispositifs religieux aliénants, faisant de Dieu une idole !

Aujourd'hui, nous prenons notre part à la lutte contre l'aliénation religieuse en sortant du système clérical, en réussissant à voir le Dieu faible, qui s'identifie aux victimes.

Dans l'Évangile, Jésus vit au cœur du monde, avec les gens simples, les rejetés de la société, les pécheurs... Il appelle chacun à la conversion dans son état de vie, à lutter contre les injustices opprimant les faibles.

Aujourd'hui, l'Esprit souffle dans notre monde, nous appelant à la conversion intérieure, à l'analyse des systèmes aliénants, à l'engagement personnel et collectif pour les combattre.

L'Évangile porte un éthique universelle.

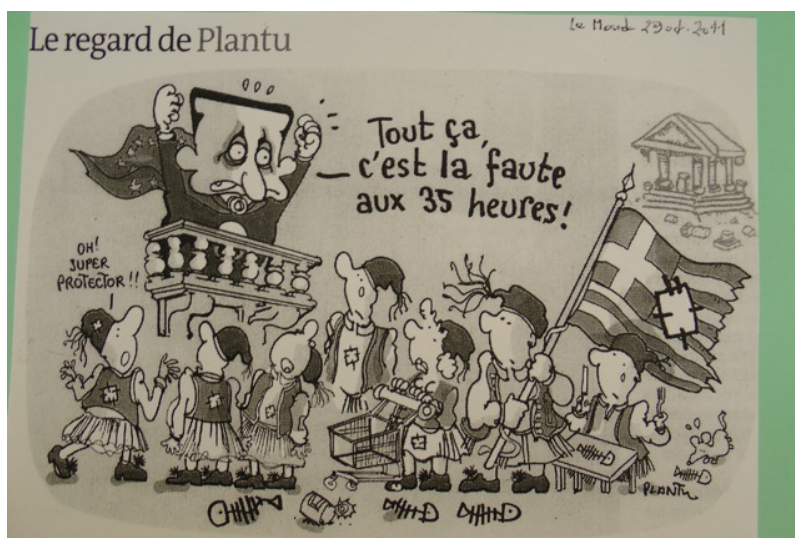
L'Évangile ne se surajoute pas à nos combats, mais il en est le sens: c'est pourquoi il est lisible dans notre temps. Jésus chemine dans notre monde contemporain: apprenons à le reconnaître en étant à l'écoute de la souffrance du monde, en bâtissant un monde solidaire, de rencontres et de partage. L'Église l'a accaparé, mais il n'est pas sa propriété: « *L'Esprit souffle où il veut* ».

Aujourd'hui, l'Église est à réinventer, sa structure, son fonctionnement et son langage sont à réactualiser pour rendre l'Évangile accessible et compréhensible à nos contemporains. Notre façon de dire Dieu doit s'incarner aujourd'hui.

Les priorités de NSAE pour 2012

Consciente que la crise actuelle sert d'alibi et de moteur à la poursuite de politiques injustes et destructrices qui affectent en priorité les petits, les pauvres, l'association NSAE s'engage à :

- encourager et diffuser les analyses et les actions menées en son sein, en particulier dans ses collectifs, et dans le Groupe Evangile et Société-Parvis
- soutenir, mutualiser et diffuser les travaux de ses commissions (Précarité-Exclusion, NSAE et Evangile, International)
- s'impliquer dans des actions à l'échelle internationale au sein du Réseau Européen Eglises et Libertés, d'IMWAC (Mouvement International Nous sommes Eglise) et Réseaux du Parvis, dont elle est membre, en particulier dans le cadre du projet « *Concile 50* ».



La vie des collectifs NSAE

Rencontre de NSAED avec Mgr ROUET

15 Octobre 2011

Nous sommes une vingtaine pour accueillir Mgr Rouet ; nous regrettons l'absence d'André et d'Yvonne à la veille de se faire opérer ; nous pensons bien à elle et lui souhaitons du soulagement. Nous nous réjouissons de la présence de Lucien et Ginette Grandrie et de J. Landré.

Message de Mgr Mouïsse, extraits : *'merci pour le dernier compte rendu NSAE, dans lequel j'apprends que vous passez la main. Merci pour le travail que vous avez réalisé pendant ces années... je me réjouis que vous ayez invité Mgr Rouet à votre rencontre de demain mardi. Je serai en communion avec vous... M. Mouïsse*

Pascal souhaite la bienvenue à notre invité en rappelant l'étude de son livre « J'aimerais vous dire » que nous avons faite en groupe l'année dernière.

L'échange que nous avons voulu libre a été riche et ce CR ne peut pas en traduire toute la densité et la diversité....

- 1^{ère} série d'échanges sur le sens des mots et notre malaise par rapport à l'Institution

- **Jo** souligne d'emblée « le ridicule du Monseigneur l'Evêque » et propose « Frère Evêque ». Il insiste sur leurs difficultés avec l'Eglise même si autrefois il aurait aimé avoir une fonction dans cette église ; Line rappelle les obsèques de leur fils où il y avait une grande chaleur humaine...
- **Yves**, après avoir dit que tout dépend de l'idée que l'on se fait de l'église, rappelle le problème douloureux des divorcés-remariés, des temps de prière dont nous avons si souvent parlé.

A. Rouet :(en substance)

- Au sujet du Monseigneur, c'est intéressant. Il faut refaire l'histoire de l'Eglise ; c'est très révélateur ; elle commence avec les invasions barbares ; les mérovingiens ont voulu mettre la main sur l'Eglise ; l'évêque devait fournir une armée ; la nomination de l'évêque résultait d'un accord entre le pouvoir et l'Eglise... Cela a placé les évêques du côté des grands de ce monde jusqu'en 1905. D'où l'ambiguïté !

- L'Eglise est restée trop longtemps du côté des puissants et non pas du côté de ceux qui souffrent...

Alors par quel biais va-t-elle pouvoir s'insérer dans le monde d'aujourd'hui ?

Nous sommes à une époque charnière ; une organisation qui est à bout de souffle va dans le mur ; notre Eglise de France se raidit ; c'est une réaction de défense ; il y a un travail de re-création à faire, même s'il n'y a pas de bonne réponse.

2^{ème} série d'échanges sur le Monde et l'Eglise face à ce monde

J. Pierre rappelle les problèmes actuels qui nous préoccupent :

- La misère du monde, avec plusieurs dizaines de millions d'enfants qui meurent de faim, de maladie avant 5 ans. Ne sont-ils pas plus à défendre pour notre Christ que

les embryons de quelques jours ? Ces enfants ont déjà souri à leur mère qui pleure en sachant la faim et ... la fin pour eux?

- La Crise, quelle crise ? Ce n'est pas une manifestation de la nature. Elle résulte de choix, de décisions ou d'indécisions de quelques-uns par soif de richesse matérielle, de pouvoir etc... au détriment de 99% de la population...
- La place des femmes : le Christ les a rencontrées, elles l'ont reçu, ils ont parlé... Quelle est la place de la femme dans la société actuelle et dans l'Eglise ?
- Un espoir : quand le vide de spiritualité, de foi, d'amour, sera trop important, y aura-t-il un retournement permettant de quitter la trop grande matérialité de la vie actuelle ?

Face aux responsables et à ceux qui les soutiennent, une Eglise qui n'est pas assez ferme, la crainte de nos évêques en activité qui ne sont pas assez déterminés face à l'Evêque de Rome ; de nombreux évêques estimés par le peuple dont ils ont la charge sont brimés, déplacés, pour avoir posé des questions sur l'avenir de l'Eglise et du Monde. Pourquoi Mgr Gaillot n'est-il jamais invité en tant qu'évêque aux conférences des évêques de France ? Peur de Rome ou lâcheté ?...

A. Rouet : Il faut prendre du recul. L'Institution c'est comme un squelette ; il faut distinguer 2 choses :

- **La structure de l'Eglise** ; elle est très ancienne ; elle est déjà dans l'Ancien Testament mais même si on peut alléger, le problème ne porte pas sur la structure mais sur :
- **Le fonctionnement** ; c'est le problème essentiel. Vatican II fut un très grand évènement... Constat : le fonctionnement central n'a pas changé, mais on a « érodé » les avancées du Concile. Le centralisme est éclaté entre les humeurs de ceux qui sont à la tête des différentes instances ; il n'y a pas de collégialité centrale, ni au niveau des évêques. Or tout centralisme crée des conflits de pouvoir.
- On a spéculé sur le blé ; c'est la 1ère fois que la société fait de l'argent sur les cultures vivrières. Il n'y a plus d'endroit où en débattre. Silence assourdissant de l'Eglise sur ce sujet ; il montre la faiblesse des engagements prioritaires dans l'Eglise. Elle a pourtant à charge de dire ce qui est non négociable : nourrir l'humanité, conserver la nature..

3ème série d'échanges sur l'Humain

Janine : vous avez dit : « Par quel biais l'Eglise va-t-elle s'insérer dans le monde d'aujourd'hui ? » : n'est-ce pas en acceptant d'être évangélisé par les autres ? Les prêtres ouvriers disaient : « quand nous avons choisi d'aller travailler en usine, nous pensions que nous allions évangéliser le monde ouvrier... très vite nous nous sommes aperçus que c'est nous qui étions évangélisés par lui... ». Accepter d'être évangélisés par les autres quels qu'ils soient, croyants ou pas, **au cœur de l'humain**... rencontrer Dieu au cœur de l'humain...

Jacqueline : ce qui m'intéresse, c'est l'homme... ce que je cherche c'est l'être humain, à la périphérie... **le profane**... Martin Luther King, un conte de Tagore....

A. Rouet : Les deux exemples se recoupent ; je suis très heureux de partager ça avec vous. C'est le **cœur du Christianisme**... le Christ n'a pas fondé une religion comme les autres... Il a dit son admiration, sa joie, devant cette Humanité ; un Christ qui s'efface devant la peine des hommes pour leur permettre de réagir... un Dieu qui se livre.

Ça permet d'avoir d'autres relations avec le monde... dans le monde il y a des valeurs que le Christ admirait... **Les chrétiens ne sont pas les détenteurs du bien, ils sont les serviteurs du bien. Nous avons à détecter dans cette humanité la part créatrice qui peut la rendre encore plus humaine.**

Le Christianisme nous met dans un rapport d'action de Grâce et de stimulation...

4ème série d'échanges sur la culture, le sacré, la laïcité, le témoignage....

Jacky : faisant référence à Frédéric Lenoir (La raison du recul de la Foi), il faut introduire la notion de CULTURE... L'Eglise actuelle est-elle en mesure de se mobiliser pour **sortir de ses certitudes et de son enfermement**, pour que le message évangélique prenne tout son sens ?

A. ROUET : qu'est ce qu'on a perdu ? Au nom de quoi parlons-nous à NSAE ?

43% des jeunes des banlieues sont au chômage... Quelle solidarité rendons-nous visible ?

On perd le sens du sacré... Le sacré s'est déplacé ; ce sont les cours de la bourse qui sont sacrés pour les uns, ou les vacances pour les autres... Nous entrons dans une société où ce qui est sacré est tellement éclaté ! A quoi l'homme tient-il ? Là où il joue sa vie, là est l'essentiel pour lui...

Le plus dramatique, ce n'est plus tellement la question de Dieu, mais celle de l'humain.

Pascal : on a pris beaucoup de hauteur ; j'aimerais atterrir ! Comment au **quotidien** peut-on partager cette hauteur ? Comment mettre sur la place publique ce que l'on vit ? On a bien un site internet ; comme image on va y mettre la cathédrale St Front... Mais comment toucher la communauté chrétienne et ceux qui sont en recherche en Dordogne ?

Jo : J'attaque la Curie... mais quel est le témoignage que je porte ? C'est à moi d'être valable. Si nous sommes des frères, ça devrait se voir.

Janine : à Amnesty International, il y a 30 ans au début nous étions très nombreux, chrétiens, pas chrétiens... puis au bout de quelques années, les prêtres et quelques cathos du groupe sont partis pour créer un mouvement chrétien ; était-ce évangélique ? Je l'ai vécu comme un contre témoignage... On aurait pu continuer à travailler au sein d'un même groupe !

A. Rouet : « le **Berger c'est le laïc** » (St Augustin). « Spiritualisme et matérialisme ne sont pas opposés. C'est notre comportement qui rend vrai l'un ou l'autre » (Louis Lavelle, philosophe français).

Comment entrer en contact ?

- A Poitiers, on a créé des communautés locales à taille humaine. « La convivialité rend la foi crédible ».
- Rencontres avec les associations, créer des lieux de partage.
- « Que l'église se taise et qu'elle devienne un lieu de carrefour ».
- La fraternité humaine, s'incarner, conduisent à la crédibilité de l'Évangile. La vraie sainteté est là.

Pascal : nous avons le projet de relancer les cafés THEO ; on a besoin de s'affronter entre nous, et aussi de sentir que nous ne sommes pas seuls !

J. Pierre : Je me présente toujours comme chrétien... j'affirme ma foi, mais aussi ma distance par rapport à l'Eglise...

Michèle : qu'est-ce que l'antycléricalisme ?

A. Rouet : St Paul prend la comparaison du corps. Pour que le corps fonctionne il faut des **articulations** ; il faut resituer le problème au niveau des articulations. L'Eglise souffre d'arthrose ; on a situé le prêtre au rôle de chef ; il faut le resituer au niveau de l'articulation.

Jacqueline : à propos de l'éthique : Dieu est partout; il investit l'univers ; on n'a plus la place de tomber à genoux...

Lucien : On est bien avec vous... Si je suis en pétard avec une église qui va à reculons, je me dis qu'il reste toujours l'Évangile ; c'est **un volcan qu'on n'éteindra jamais** ; il y aura à nouveau des éruptions profondes ; j'en rencontre à travers les personnes: les restos du cœur, les gens au service des autres... Je voudrais pouvoir en faire autant de l'église..

Nous sommes des hommes et en humanité nous pouvons partager ce que nous vivons.

Jean-Yves : il part d'une expérience vécue lors d'une rencontre santé sur la maladie d'Alzheimer et l'arthérapie, au Palais des Fêtes. Intéressant, technique, mais dans les exposés, pas un mot sur **le spirituel**... Seul prêtre parmi les « notables », lorsqu'il a souligné ce manque, il a été à la fois applaudi et hué, et pourtant ? À la sortie, des médecins l'ont remercié et lui ont dit combien c'était important de le dire !

Il y a un va-et-vient entre le religieux et la dimension de foi. Regardons l'Évangile : **le Christ dit des paroles bouleversantes... « les prostituées nous précèdent... ». La foi est au cœur de l'humain !**

On a beaucoup parlé d'humanité ; **l'Eglise, quand elle perd le sens de l'Humain est comme un monstre sans tête.**

Donner le sacrement des malades à l'hôpital, au centre de long séjour, est une « **opération-vérité** ». On retrouve l'humanité du Christ dans la proximité avec l'autre. Verset 14 du prologue de St Jean : « **et le verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous** ».

A. Rouet : « Des endroits comme le vôtre permettent de tenir le coup ! A l'époque charnière où nous sommes, vous êtes à la frontière, **vous avez un rôle primordial à jouer**. Ce n'est pas une question d'âge. Autour de la crèche il y avait beaucoup de « vieux » ! Ils articulaient l'Ancien Testament et la venue du Christ ».

A nous de relever le défi !

Annexe : petit message d'A. Rouet à qui, dans la crainte d'avoir fait de fausses interprétations, j'avais demandé de relire ce compte rendu avant toute diffusion : « *Un grand merci pour l'accueil et l'échange que j'ai beaucoup apprécié. Bravo pour le compte rendu ; j'ai juste apporté des clarifications pour mieux comprendre...*

Bonne réunion le 13 ! Bonjour à tous !

A. Rouet le 19 novembre 2011

Janine